



---

Sophie Chauveau, *Diderot, Le Génie débraillé – les années bohème*, roman, Paris, éditions SW Télémaque, 2009, 314 p.

Odile Richard-Pauchet

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/4762>  
ISSN : 1955-2416

### Éditeur

Société Diderot

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010  
ISBN : 978-2-9520898-3-8  
ISSN : 0769-0886

### Référence électronique

Odile Richard-Pauchet, « Sophie Chauveau, *Diderot, Le Génie débraillé – les années bohème*, roman, Paris, éditions SW Télémaque, 2009, 314 p. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 45 | 2010, mis en ligne le 15 janvier 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4762>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Propriété intellectuelle

---

## Sophie Chauveau, *Diderot, Le Génie débraillé* – les années bohème, roman, Paris, éditions SW Télémaque, 2009, 314 p.

Odile Richard-Pauchet

---

- 1 Comme pour exaucer le vœu que nous formulions dans le précédent numéro de *RDE*<sup>1</sup>, celui de pouvoir lire un jour une vie de Diderot capable de mettre en valeur les caractéristiques romanesques de celle-ci tout en respectant sa vérité scientifique, la romancière Sophie Chauveau vient de soumettre à ses lecteurs une évocation romancée de la jeunesse de Diderot d'autant plus attendue qu'elle traite de cette partie la plus obscure, la moins connue de la vie du philosophe<sup>2</sup>.
- 2 Mais comme l'art est difficile... Nous avons déjà reproché à Raymond Trousson ses excès de romanesque dans la solide biographie qu'il consacrait en 2005 à Diderot chez Tallandier et qui devait remédier au défaut de réédition de celle de Wilson<sup>3</sup>. Que dire alors, non pas du romanesque, puisque c'est la loi du genre, mais de la fantaisie, du caractère erratique, débridé, échevelé, débraillé précisément qui préside à l'évocation de la bohème diderotienne dans ce roman ? Faut-il reprocher à cet ouvrage ce parti pris dont il tire précisément son projet, son ton et son titre ? La couleur est affichée, revendiquée : faut-il le lui en tenir rigueur ? Mais alors, il n'y aurait donc plus qu'à s'incliner devant tant de liberté prise par rapport au sujet ?
- 3 Examinons donc plutôt d'abord ce projet. Evoquer un Diderot *débraillé*, est-ce, par égard, par générosité pour son lecteur, lui faire l'offrande de ce qu'on n'a jamais su, de ce qui serait demeuré caché, inconnu jusqu'ici ? un Diderot authentique, sans fard, littéralement *sans braies*<sup>4</sup>, dans toute la nudité de sa joyeuse bohème, de ses premières expériences intellectuelles, sentimentales et sexuelles ? Or Diderot lui-même a-t-il été si avare de confidences ? Non, à en juger par ses propres témoignages, parfois complaisants, laissés dans les *Salons* ou les *Lettres*, notamment à Sophie Volland. A cela près qu'en effet, il nous manque bien des informations sur le détail de ces années de bohème. Mais est-ce au

romancier de les inventer, de les reconstituer de toutes pièces ? Ainsi, est-on bien sûr que le jeune Denis fut amoureux d'Hélène Brûlé, la servante au grand coeur qui monta par deux fois à pied de Langres à Paris pour lui confier quelque argent, au moment de son plus grand dénuement (premier chapitre, intitulé « Première fugue ») ? Plus important, est-on certain qu'il fit ses études à Louis-le-Grand, avant d'en être chassé pour se réfugier au collège d'Harcourt (p. 45) ? Ce point, comme le souligne Wilson<sup>5</sup>, est capital pour comprendre ce que fut la formation de Diderot, pour s'assurer notamment de ce basculement décisif du l'enseignement jésuite vers l'enseignement janséniste, mouvement sur lequel semble s'appuyer le roman. Ces approximations risquent de brouiller encore davantage une période mal éclaircie, dont c'est le rôle de l'historien, plus encore que du romancier-biographe, de dissiper les zones d'ombre.

- 4 Mais peut-être s'agit-il, dans ce projet inédit, d'utiliser le titre du roman dans son sens oxymorique : Diderot serait un *génie débraillé* ; génie certes, mais débraillé, sans moeurs, sans retenue, en toute liberté, voire en tout libertinage. On voit que l'ouvrage joue sur la double ambiguïté qui continue de planer sur l'oeuvre du philosophe, soupçonné d'abord de contredire par ses actes son aspiration permanente à la vertu – accusation qu'il lançait d'ailleurs lui-même à Rousseau : « Il est difficile qu'un homme écrive sans cesse des paradoxes, et qu'il soit simple dans ses moeurs » (lettre à Sophie Volland du 26 mai 1759<sup>6</sup>). Or Diderot n'était-il pas fasciné lui-même par l'image d'un Racine méchant homme, préférant ouvertement chez celui-ci le génie à la sagesse ? Second soupçon : Diderot, malgré tout son génie, n'aurait su produire qu'une pensée désorganisée, confuse et pour tout dire, « décousue » comme son costume. Ce « débraillé » au double sens du terme, devenu aujourd'hui sympathique par un retournement idéologique issu du mouvement libertaire et des idées de mai 1968, peut attirer il est vrai de nouveaux lecteurs, et rendre le directeur de l'*Encyclopédie* presque aussi séduisant, en s'en tenant à certains clichés, que « Rousseau le rebelle », ou « Sade le révolté ». Cette image artificielle contribue pourtant à compromettre une pensée au sein de laquelle plus que jamais, la recherche d'unité et de cohérence est à l'oeuvre.
- 5 Mais formons une troisième hypothèse, plus favorable à ce projet romanesque. L'adjectif « débraillé » en effet ne surgit-il pas de l'oeuvre même, d'où Sophie Chauveau, mue par une intuition tout à fait originale, a pu le tirer. Il existe bien chez Diderot une volonté persistante de retrouver dans l'écriture, mais aussi dans son mode de vie, son *ethos*, une immanence, une forme de vérité vierge et de poésie native. Cette esthétique de l'instinct, il la tire, selon l'inspiration, des Anciens, de la littérature exotique (la poésie d'Ossian, celle du poète persan Saadi), de la vie rustique, ou de la fréquentation simple de personnes aimées, pour lesquelles il consent à se représenter non pas dans le plus simple appareil, mais dans un négligé étudié qu'il appelle, de façon plus virile, le *débraillé* : « Je suis représenté la tête nue, en robe de chambre, assis dans un fauteuil, le bras droit soutenant le gauche, et celui-ci servant d'appui à la tête, le col *débraillé*, et jetant mes regards au loin, comme quelqu'un qui médite » (description du portrait peint par Garand pour Mme d'Epinay, et destiné à Grimm ; lettre à Sophie du 17 septembre 1760)<sup>7</sup>.
- 6 Cette forme de nudité étudiée correspond à un idéal esthétique qui se précisera dans les *Salons* : « Pourquoi ne pas *débrailler* ce saint ? Pourquoi n'en vois-je ni la poitrine ni le cou ? » (*Salon de 1765*). On aura remarqué, dans ces deux dernières occurrences, que la nudité ne correspond pas chez Diderot à un « en dessous de la ceinture » conforme à l'étymologie, mais à une échancrure du cou qui libère la respiration, dégage la tête, bref laisse respirer le génie et exalte les passions. Ce nouveau sens est d'ailleurs conforme à

celui défini par Littré (*débrailler* : « rendre débraillé : déranger la mise<sup>8</sup> »), qui cite précisément à titre d'exemple Diderot, dans sa formule du *Salon de 1765*.

- 7 Si le roman de Sophie Chauveau se met au diapason de cette nouvelle acception toute diderotienne du *débraillé*, alors elle aura retrouvé avec finesse l'une des aspirations de Diderot à fournir une image de soi, une vérité – *alethéia* – qui soit de l'ordre d'un dévoilement inattendu, mais conforme à ses aspirations les plus secrètes. un sens surpris, ravi, arraché à l'individu dans un de ses moments paradoxalement prémédités de relâchement, presque d'abandon, et qui laisse transparaître le génie sous sa forme inspirée et passionnelle. Toutefois le risque est grand, dans l'esprit du public auquel ce livre s'adresse, d'interpréter ce *débraillé* comme le masque habituel d'un relâchement des mœurs et même d'une quête machiavélique du plaisir, qui est la forme sous laquelle ce public interprète la notion de libertinage.
- 8 Si nous nous permettons d'insister sur ce point qui paraît fort trivial, c'est que l'image du philosophe Diderot n'a que trop souffert d'un malentendu hélas vite instauré auprès d'une certaine frange de la postérité, qui ne sut lire son oeuvre qu'à travers le prisme de la vulgarité. Cette vulgarité, qu'il avait voulu au contraire rejeter, par son aspiration à la vertu, bien loin de lui, en construisant ce modèle irréprochable qu'on voit progressivement s'édifier à travers sa correspondance<sup>9</sup>, il se l'attirait dans le même temps par son obsession à « rester lui-même » à l'intérieur de ce modèle drapé de philosophe vertueux, en cultivant une forme de simplicité, de prosaïsme et d'élégante obscénité qu'une épistolière comme Sophie, par exemple, grande lectrice de Montaigne, admettait parfaitement.
- 9 Toutefois, le prude XIX<sup>e</sup> siècle ne fut pas si tolérant, et l'aristocratique Barbey d'Aurevilly se fit fort, malheureusement, de flairer en Diderot le « Monsieur Prudhomme » que Flaubert avait vu en Homais, à la lecture précisément de cette correspondance dont on se mit à tirer sur les traces de Sainte-Beuve – à tort ou à raison – une grande partie de « l'homme Diderot » : Prudhomme anticipé, réduit à Platon ! L'amour solennellement et mélancoliquement fidèle, qui revient dans toutes les lettres de Diderot à mademoiselle Volland, comme le bruit d'un homme attendri qui se mouche [...], cet amour n'a d'égal en bourgeoisisme que la gaîté de Diderot, quand il est en gaîté... et qu'il se *débraille* avec les dames, car on s'y *débraillait* dégoûtamment chez le baron d'Holbach ; et alors, ce n'est plus le Satyre effréné poursuivant la Bacchante, qu'il eût aimé à peindre dans ses livres, ce toqué de mythologie érotique, mais c'est le cynisme à froid qui se permet les plaisanteries les plus abominablement grasses d'un bourgeois en veine d'obscénité<sup>10</sup>.
- 10 C'est pour que ce genre de propos ne puisse plus jamais revenir sous la plume d'un critique, si talentueux soit-il – et Dieu sait que Barbey avait du talent ! – qu'on ose ici ces quelques remarques à leur tour un peu prudes, et qui peuvent donner l'impression qu'on cherche à embaumer dans la rose l'irréductible Diderot. C'est aussi pour cette raison qu'on se permet de lire avec quelque sévérité ce (trop) rare ouvrage romanesque consacré au philosophe, en traquant l'inexactitude, l'amaigrissement et la facilité<sup>11</sup>. Mais c'est pourtant avec un certain plaisir et une tendresse non feinte qu'on a parcouru ces pages ; et l'on partage avec Sophie Chauveau l'enthousiasme qu'elle a porté à son sujet, car elle a su analyser avec une véritable finesse des pans entiers non élucidés, voire un peu tabous, de la vie de l'écrivain, comme la mésentente progressive avec l'épouse Antoinette (chapitres 11, 12, 13). On lui saura gré aussi de faire suivre la fin de ce premier volume d'un texte tiré du *Neveu de Rameau* à nouveau récemment adapté pour le théâtre<sup>12</sup>, ainsi que d'une très

honorabile chronologie. Avouera-t-on qu'on attend avec une presque impatience la suite de ce volume : par exemple, *Diderot, le génie embrasé*, les années de maturité ?

---

## NOTES

1. RDE n° 44, 2009, p. 277-279, compte rendu du roman de Peter Prange, *Sophie la libertine*, titre original *Die Philosophin*, traduit de l'allemand par Jean-Marie Argelès, éditions du Rocher, 2006.
2. « Cette période de sa vie est un désert quant aux documents, peuplé de mirages fugaces et capricieux, de rares oasis d'événements invérifiables, sur lesquels le chercheur assoiffé trébuche alors même qu'il allait expirer » (Arthur M. Wilson, *Diderot, Sa vie et son oeuvre*, Oxford university Press, 1955 ; pour la traduction française, Paris, Laffont et Ramsay, 1985, p. 21). On avait oublié le style naïvement inimitable de Wilson, lui aussi rattrapé par la tentation du style fleuri dans le discours biographique...
3. Dans RDE n° 40-41, octobre 2006, p. 296-300. Mais ne vaudrait-il pas mieux, effectivement rééditer Wilson ? C'est ce que nous appelons de nos vœux pour 2013, à titre de contribution aux commémorations du Tricentenaire de la naissance du philosophe.
4. *Débraillé* : de braies, « pantalon ample, en usage chez les Gaulois et les peuples germaniques » ; » dont les vêtements sont en désordre, ouverts ou mal fermés » (*Le Robert*).
5. *Ibid.*, p. 22.
6. « On peut donc être éloquent et sensible sans avoir ni principes d'honneur, ni véritable amitié, ni vertu, ni véracité ! Cela me fâche bien. Si cet homme n'a pas un système de dépravation tout arrangé dans sa tête, que je le plains ; et s'il s'est fait des notions de justice et d'injustice qui le réconcilient avec la noirceur de ses procédés, que je le plains encore ! Dans l'édifice moral tout est lié. » (*ibid.*)
7. C'est nous qui soulignons, de même qu'*infra*.
8. Sens 2, emploi intransitif, précédé du sens 1, emploi réfléchi : « débrailler (se) : déranger d'une manière peu convenable les vêtements qui couvrent la poitrine et le ventre. Il se débraille à chaque instant » (*Littre*).
9. Voir Geneviève Cammagre, *Roman et Histoire de soi. La notion de sujet dans la correspondance de Diderot*, Paris, Champion, coll. « Les Dix-huitièmes siècles », no 48, 2000.
10. Jules Barbey d'Aurevilly, *Goethe et Diderot*, Paris, Dentu, 1880, repris dans Barbey d'Aurevilly, *Contre Diderot*, Bruxelles, éd. Complexe, coll. « Le Regard littéraire », 1986, p. 126-127.
11. Ainsi, au fil de la lecture de ce Diderot, *Le génie débraillé* : « La Henriade », « dernière pièce de Voltaire », en « cinq actes ! » (p. 75) ; p. 163, en exergue au chapitre 10 consacré à l'épouse Antoinette, la maladroite citation d'une lettre à Sophie, sa rivale (« Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime », extrait du billet du 10 juin 1759) ; un peu plus loin, le personnage du neveu du grand Rameau curieusement décrit comme agissant « avec la dignité d'un prince de ligne » (p. 221)... etc.
12. Adaptation par Olivier Beaumont, Nicolas Marié et Nicolas Vaude (Théâtre du Ranelagh, Paris, 2009).